

Études sur le combat [Ardant du Picq]

Autor(en): **Frick, R.**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **80 (1935)**

Heft 8-9

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

« Etudes sur le combat »

Colonel Ardant du Picq

La littérature militaire actuelle est riche, trop riche peut-être, qui traite du combat, et de la psychologie du combattant. Le livre d'Ardant du Picq : *Etudes sur le combat* présente cette particularité étonnante qu'il contient tout ce qui a été dit et pourra se dire encore de longtemps à ce sujet.

Ardant du Picq est né le 19 octobre 1821 à Périgueux, en Dordogne.

Son enfance fut « turbulente et peu disciplinable », nous dit son frère, l'auteur de la notice biographique. Ce n'est qu'à 21 ans qu'il se présente aux examens d'admission à l'Ecole spéciale militaire de St-Cyr.

Il fut aimé de tous ses camarades pour sa bonne humeur, son caractère franc et sympathique. Sa vie durant il sut gagner sans effort l'affection de ses égaux et le respect de ses subordonnés, par la seule expansion de sa nature loyale.

Les traits saillants de son caractère sont droiture, franchise absolue. On peut dire de lui que, depuis l'âge de raison il n'a jamais menti, ce qui lui donna au cours de sa carrière une autorité généralement supérieure à son grade.

Capitaine en 1852, il se fait changer d'incorporation en 1854 afin de participer à la campagne de Crimée. Elle devait lui être néfaste : atteint du choléra, il ne s'en tire qu'à force d'énergie. Après quelques mois de convalescence en France, il rejoint son corps en décembre 1854. Il est fait prisonnier lors de l'assaut du bastion central de Sébastopol, le 8 septembre 1855. Il rentre de captivité en décembre de la même année.

Nommé commandant en 1856, il participe aux campagnes de Syrie 1860-61 à la tête d'un bataillon, à celle d'Afrique, 1864-66 comme lieut.-colonel commandant d'un régiment d'infanterie de ligne.

Colonel en 1869, il commence la guerre de 1870 à la tête du 10^e régiment d'infanterie de ligne. Un mois après le début des hostilités, alors que son régiment qui a terminé son organisation sur pied de guerre à Châlons, est acheminé sur Metz-Gravelotte, il tombe, touché mortellement par un obus ; il était en train de redonner confiance à sa troupe, surprise par un bombardement en plein bivouac.

Il termine sa carrière en héros : à son successeur, auquel il remet le commandement avant d'avoir été soigné, il déclare : « Mon grand regret, c'est d'être frappé ainsi, sans avoir pu conduire mon régiment à l'ennemi ». Blessé à la cuisse, il dit simplement au médecin : « Docteur, il faut me couper cette jambe ici ». Avant de mourir, à l'hôpital de Metz, il répète plusieurs fois : « Ma femme, mes enfants, mon régiment, adieu ! » résumant ainsi ses affections les plus chères.

La carrière de ce grand soldat se place entièrement sous le règne incohérent et néfaste de Napoléon III. Si l'armée bénéficie encore de quelques reflets de la « grande armée », elle manque de chefs, conséquemment d'unité de doctrine, dans l'instruction, la tactique. Les guerres de Crimée, de Chine, de Cochinchine, prouvent de tragique façon le manque d'organisation, de pensée directrice.

Les écrits d'Ardant du Picq montrent tout cela. Quelques-unes de ses pages sont d'angoissants cris d'alarme, des appels à la raison ; ils furent vains. La guerre de 1870 devait leur donner toute leur valeur, et prouver par des monceaux de cadavres et la défaite de la France, combien du Picq prévoyait juste.

SON ŒUVRE.

A sa mort, le colonel laissa :

1^o *Des écrits définitifs* : une brochure imprimée en 1868 intitulée : « Le combat antique », une série d'études, de mémoires, composés en 1865, traitant de : Mémoires sur les feux d'infanterie. Note sur les feux à commandement. De l'emploi de la carabine et des chasseurs. Des compagnies du centre. A propos de l'instruction de la 2^e portion du contingent.

2^o *Des notes manuscrites*, tantôt rédigées minutieusement, tantôt jetées sur le papier au fur et à mesure de la pensée, et qui devaient être revues, coordonnées plus tard. Cette seconde partie concerne surtout « le combat moderne ».

Dans toutes ces études, la préoccupation de l'auteur reste la même : étudier l'attitude de l'homme devant le danger. Porter l'accent principal sur son *moral*. Nous ne saurions mieux définir le caractère poussé de cette étude, qu'en citant une *lettre questionnaire* que le colonel du Picq adressait au général Lafont de Villiers, afin de se documenter en vue de son travail sur le combat moderne. La voici :

Mon Général,

Dans le siècle dernier, après les perfectionnements du fusil et de l'artillerie de campagne par Frédéric et les succès guerriers de la Prusse — aujourd'hui, après le perfectionnement du nouveau fusil et du canon, et les récentes victoires qui lui sont dues en partie, — nous voyons tous les gens qui réfléchissent tout haut dans l'armée se demander : Comment combattons-nous demain ? Nous n'avons point de *credo* en matière de combat. Et les méthodes les plus opposées se disputent les intelligences des militaires.

Pourquoi ? Erreur générale de point de départ. On dirait que nul ne veut comprendre que, pour savoir demain, il faut connaître hier, et hier n'est écrit sincèrement nulle part. Il est seulement dans la mémoire de ceux qui savent se souvenir, parce qu'ils ont su voir, et ceux-là jamais n'ont parlé. Je fais appel à un de ceux-là.

Le plus mince détail, pris sur le fait dans une action de guerre, est plus instructif pour moi, soldat, que tous les Thiers et Jomini du monde, lesquels parlent sans doute pour les chefs d'Etats et d'armées, mais ne montrent jamais ce que je veux savoir, un bataillon, une compagnie, une escouade en action.

Qu'il s'agisse donc d'un régiment, d'un bataillon, d'une compagnie, d'une escouade, il est intéressant de connaître : « La disposition prise pour attendre l'ennemi, ou l'ordre de marche pour se porter dans sa direction ; ce que devient cette disposition ou cet ordre de marche sous l'influence isolée ou simultanée des accidents du terrain et l'approche du danger.

Si cet ordre est changé, s'il est maintenu en en approchant davantage.

Ce qu'il devient quand on arrive dans la région du canon, dans la région des balles.

A quel instant, à quelle distance telle disposition spontanée ou commandée est prise avant d'agir, afin d'agir soit par le feu, soit par la charge, soit par les deux à la fois.

Comment s'est engagé, s'est fait le feu, comment ajustaient les soldats. (Cela se voit par les résultats : — tant de balles tirées, tant d'hommes à bas, — quand c'est possible.)

Comment s'est faite la charge, à quelle distance l'ennemi a fui devant elle, à quelle distance elle s'est repliée devant le feu ou devant la contenance, ou devant tel ou tel mouvement de l'ennemi. Ce qu'elle a coûté. Ce qui a pu être remarqué de toutes ces mêmes choses chez l'ennemi.

La contenance, c'est-à-dire l'ordre, le désordre, les cris, le silence, le trouble, le sang-froid, chez les chefs, chez les soldats, soit chez nous, soit chez l'ennemi, avant, pendant, après.

Comment le soldat a été tout le temps de l'action dirigeable et dirigé, ou bien à tel instant a eu tendance à quitter le rang pour rester en arrière, ou pour se jeter en avant.

A quel instant, si la direction, échappant aux chefs, n'a plus été possible, à quel instant cette direction a échappé au chef de bataillon, à quel instant au capitaine, au chef de section, au chef d'escouade ; à quel instant, en somme (si chose semblable a eu lieu), n'y a-t-il plus eu qu'une impulsion [désordonnée, soit en avant, soit en arrière, emportant chefs et soldats pêle-mêle.

Où, quand, a eu lieu le temps d'arrêt.

Où, quand, la reprise en main des soldats par les chefs.

A quels instants, avant, pendant, après la journée a été fait l'appel du bataillon, de la compagnie. Résultats de ces appels.

Combien de morts, combien de blessés, de part et d'autre ;

le genre des blessures : chez les officiers, les sous-officiers, les caporaux, les soldats, etc., etc.

Tous les détails, en un mot, pouvant éclairer soit le côté matériel soit le côté moral de l'action, pouvant le faire voir de près, du plus près possible, sont choses infiniment plus instructives pour nous, soldats, que toutes les discussions imaginables sur les plans et la conduite générale des campagnes des plus grands capitaines, sur les grands mouvements des champs de bataille.

Du colonel au fusilier, nous sommes soldats non généraux, et c'est notre métier que nous voulons savoir.

Certainement, on ne peut obtenir tous les détails possibles sur une même affaire. Mais certainement, d'une suite de récits sincères doit ressortir un ensemble de détails caractéristiques, très aptes à montrer, d'une manière saisissante, irréfutable, ce qui se passe forcément, nécessairement à tel ou tel instant d'une action de guerre, donner la mesure de ce que l'on peut obtenir du soldat, si bon soit-il, servir par conséquent de base à une méthode rationnelle (possible) de combattre et nous mettre en garde contre les méthodes à priori, les méthodes d'école, pédantesques.

Quiconque a vu, s'est fait une méthode basée sur sa connaissance, son expérience personnelle du soldat. Mais l'expérience est longue, la vie est courte. L'expérience de chacun ne se peut donc compléter que par celle des autres.

Et voilà pourquoi, mon Général, j'ose m'adresser à la vôtre...

Cette lettre nous place dans le cadre des recherches, des travaux, des pensées de l'auteur.

« Pour savoir demain, il faut connaître hier et hier n'est écrit sincèrement nulle part. »

Voilà le motif de son étude approfondie sur le combat antique. Elle débute par un *avant-propos* qu'il faudrait pouvoir citer entièrement.

En voici quelques extraits :

AVANT-PROPOS A L'ÉTUDE DE LA PSYCHOLOGIE DU COMBAT.

Le combat est le but final des armées et l'homme est l'instrument premier du combat ; il ne peut être rien de sagement ordonné dans une armée — constitution, organisation, discipline, tactique, — toutes choses qui se tiennent comme les doigts d'une main, sans la connaissance de l'instrument premier, de l'homme et de son état moral en cet instant définitif du combat.

Les siècles n'ont point changé la nature humaine ; ses passions, ses instincts, et entre tous le plus puissant, l'instinct de la conservation.

Parmi les maîtres de la guerre, les plus forts sont ceux qui *savent* le mieux leur combattant, et celui du jour et celui de tous les temps.

Remontant au combat entre sauvages, l'auteur nous montre que dans cette guerre d'embûches, par petits groupes, chacun au moment où il surprend l'ennemi, choisit non pas un adversaire, mais sa victime, et l'assassine. Les armes étant égales, pour vaincre, il faut surprendre ; l'homme surpris a besoin d'un instant pour se mettre en défense ; pendant cet instant il est mort s'il ne fuit. Le combat face à face, corps à corps, à la hache, au couteau, est excessivement rare. Presque toujours, l'homme surpris cherche à fuir. Pendant la guerre de Crimée, deux groupes d'adversaires débouchent inopinément face à face, à dix pas. Ils s'arrêtent, saisis, puis... oubliant leurs fusils, se jettent des pierres et reculent.

Cela prête à rire. Un exemple saisissant — lion et tigre — nous montrera que l'homme n'est pas le seul à céder ainsi au moment décisif. Je ne puis manquer de citer cette page, qui met en évidence les belles qualités littéraires du colonel du Picq :

En pleine forêt, ayant l'espace pour eux, un lion et un tigre, au détour d'un sentier, se rencontrent face à face ; ils s'arrêtent net, rejetés en arrière sur leurs jarrets fléchis, prêts au bond ; des yeux ils se mesurent, le grondement dans la gorge ; et les ongles crispés, le poil droit, la queue battant le sol, cou tendu, oreilles aplaties, lèvres retroussées, ils se montrent leurs crocs formidables par cette grimace terrible de menace et de... peur caractéristique des félins.

Spectateur invisible, je frissonne.

Pour le lion comme pour le tigre, la position n'est pas gaie ; un mouvement en avant et il y a mort de bête ; de laquelle ? des deux peut-être.

Doucement, tout doucement, un de ces jarrets fléchis pour le bond, s'infléchissant encore, reporte le pied quelques lignes en arrière ; doucement, tout doucement une patte de devant suit

le mouvement ; après un arrêt, doucement, tout doucement les autres jambes font de même, et les deux bêtes, insensiblement petit à petit, et toujours de face, s'éloignent, s'éloignent, jusqu'au moment où leur mutuel recul ayant mis entre elles un intervalle plus grand que le bond, lion et tigre se tournent lentement le dos et, sans cesser de s'observer, s'en vont plus franchement, reprenant sans hâte leur allure naturelle, avec cette dignité souveraine qui convient à d'aussi grands seigneurs. J'ai cessé de frissonner, mais je ne ris pas.

Il en va de même pour deux régiments de cavalerie russes, contre deux régiments de cavalerie polonais en 1831, qui s'affrontent avec un élan qui semble irrésistible, et se tournent le dos au moment où ils distinguent les visages. « Ils s'étaient reconnus pour frères », nous dit l'officier polonais qui narre le fait.

La tactique, la discipline visent à parer aux faiblesses individuelles. Le sentiment de solidarité, le point d'honneur doivent empêcher de reculer. Fuir est une lâcheté. A éducation semblable, armes égales, cela doit amener l'extermination mutuelle. Non pas. La discipline tient un peu plus longtemps les ennemis face à face, mais l'instinct de conservation maintient son empire, et le sentiment de la peur avec lui. La peur ! Il est des chefs, des soldats qui l'ignorent ; ce sont des gens de trempe rare. La masse frémit ; vaincre c'est mâter ce frémissement, le tromper, le faire dévier chez soi, l'exagérer chez l'ennemi.

C'est ce qu'avaient si bien compris les Romains ; ils ne furent pas plus grands guerriers que leurs adversaires. Ils tremblaient aussi devant l'impétuosité des Barbares, Gaulois, Cimbres, Teutons. Mais les chefs le savent. Ils étudient les moyens de surmonter cette peur et y réussissent en adaptant leurs formations, en exaltant les sentiments patriotiques des chefs, en imposant à leurs soldats une discipline terrible, si forte qu'elle devait dominer la peur au moment du combat.

La supériorité tactique des Romains réside dans le fait qu'ils n'engagent au combat que le nombre strictement nécessaire de soldats. Les autres sont plus en arrière, comme soutien et réserve, en dehors de la pression morale immédiate.

La discipline intervient dans toute sa puissance lorsqu'il s'agit de relayer les rangs dans l'unité d'action. La psychologie des chefs est marquée par le choix des troupes à placer aux différents échelons. En avant, les jeunes soldats, impétueux, s'engagent avec hardiesse, mais vite impressionnables et sujets à la panique. Plus en arrière, en deuxième et troisième lignes, les guerriers plus trempés, plus solides ; capables de voir ce qui se passe devant eux, de recueillir la première ligne sans faiblir, de s'engager avec calme, assurance, quel que soit le résultat de la première phase.

Chez les Gaulois, le raisonnement fait défaut. Ils ne croient qu'au premier rang inflexible, et à la poussée de la masse. Cela les entraîne même à s'attacher entre eux, méconnaissant l'impossibilité de se relayer.

Les Grecs ont compris la nécessité des soutiens et réserves. Mais ils les placent trop près, oubliant l'homme.

UN CAS CONCRET : LA BATAILLE DE CANNES ¹.

Examinons maintenant, à la lumière du récit historique de Polybe et en nous basant sur la remarquable analyse d'Ardant du Picq, la bataille de Cannes, en l'an 216 avant J.-C. :

D'un côté les Romains disposés avec leur aile droite à l'Aufide (Ofanto), de l'autre, Annibal, qui après avoir franchi le fleuve à deux endroits, couvert par des troupes légères, dispose son armée avec l'aile gauche au cours d'eau.

Les Romains, commandés par Varron, sont placés comme à l'habitude. Aux deux ailes, la cavalerie, à droite la cavalerie romaine, à gauche la cavalerie des Alliés. L'effectif des troupes à cheval est environ la moitié de celui des adversaires. Au centre, les troupes à pied, d'un effectif presque double de celles d'Annibal. Pour cette raison, les manipules sont plus serrées, la profondeur plus grande. Toutes ces troupes sont puissamment armées, stylées.

¹ Voir croquis, page 416.

Annibal se prépare comme il suit :

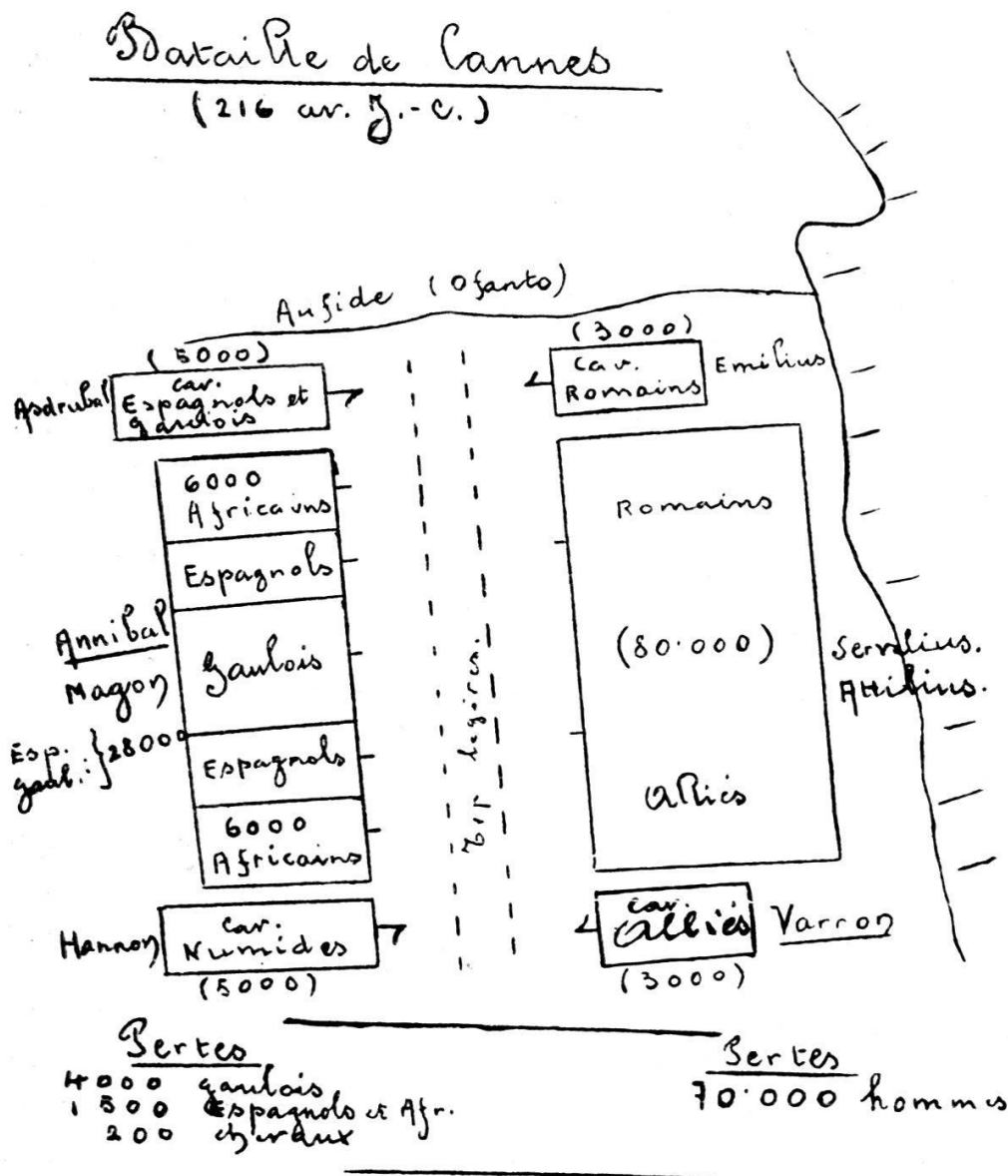
A son aile droite, la cavalerie Numide, troupes très utiles quand on fuit devant elles.

A l'aile gauche, les cavaliers Espagnols et Gaulois, troupes valeureuses et bien armées. Les troupes à pied, au centre, sont ainsi disposées :

Aux deux ailes : les Africains au nombre de 12 000, pesamment équipés et armés, au moyen du matériel pris aux Romains dans les combats précédents. Appuyés aux Africains, les Espagnols, vêtus de chemises de lin, couleur pourpre, armés de boucliers et d'épées propres à frapper d'estoc et de taille. Au centre enfin, les Gaulois, nus, armés de boucliers, mais d'épées ne frappant que de taille, et à certaines distances (voir croquis).

Le combat s'engage par les troupes légères qui étaient devant le front des deux armées. Il n'en ressortit aucun avantage, ni pour l'un, ni pour l'autre. Puis, l'aile gauche d'Annibal se heurte aux cavaliers romains. Ces derniers se battent avec furie, comme des barbares. Mais pas, comme d'habitude, tantôt en reculant, tantôt en revenant à la charge. A peine au contact, ils sautent de cheval, et saisissent chacun un adversaire. Les Carthaginois eurent cependant le dessus, les mirent en déroute, les poursuivirent le long du fleuve et les taillèrent en pièces. L'infanterie prit ensuite la place des troupes légères. Les Gaulois soutiennent d'abord vaillamment le choc, mais, devant le poids des Romains, cèdent puis reculent. Les Espagnols en font autant. Sentant la victoire, les Romains se ruent dans la brèche, mais se trouvent bientôt dans le couloir gardé par les Africains, qui n'ont fait qu'une conversion. Ce moment était prévu par Annibal. Placé lui-même au centre des Gaulois, il arrête leur recul, et l'encercllement commence. Asdrubal, pendant ce temps, passe derrière son armée avec les cavaliers Gaulois et Espagnols, met en déroute la cavalerie de l'aile gauche des Romains, les fait poursuivre par les Numides, et encercle les Romains. Dès ce moment le carnage commence. Les

valeureux guerriers que sont les Romains prennent peur, leurs armes tombent des mains, et ils se laissent massacrer.



Le bilan des pertes est impressionnant. Comme dans tous les combats antiques, la différence entre vainqueurs et vaincus est très grande.

Chez Annibal : 4000 Gaulois.
1500 Espagnols et Africains.
200 Chevaux.

Chez Varron : 70000 hommes.

Les leçons à dégager d'une telle bataille sont nombreuses : L'étude du combat des cavaleries nous montre qu'à l'habitude, deux troupes montées ne se heurtent pas face à face. « Les Romains, contrairement à leur tactique, engagent le combat, dès le premier contact, mais... en mettant pied à terre. » Cela prouve que dans les autres combats, ils montent leur attaque, se lancent à toute vitesse, mais, si l'adversaire en fait autant, le choc ne se produit pas. L'homme n'a pas le courage de foncer ainsi sur l'ennemi. A une certaine distance, les mains se crispent sur les rênes, retiennent le cheval... on lance à distance respectueuse ses traits, puis on fait demi-tour, se replace, et recommence. Cela dure jusqu'au moment où, pour une raison qui parfois s'explique soit par une situation changée sur un autre point du champ de bataille, soit par un de ces impondérables qui peut susciter la panique, la troupe qui a perdu confiance tourne bride alors que l'assaillant fonce encore ; c'est la fuite, la poursuite, et presque toujours le massacre.

Dans les troupes à pied :

Les Gaulois perdent 4000 hommes. C'est le début du massacre, alors qu'ils ont tourné le dos aux Romains. Ils auraient tous été exterminés, s'il ne s'était agi d'une manœuvre voulue, prévue, connue. C'est par eux qu'Annibal joue son va-tout. Chef respecté et craint, il ose risquer ce combat, en offrant une troupe moins bien armée, mais capable de supporter un pareil choc et de se ressaisir ensuite. Il sait que là est le point névralgique de son plan ; il s'y trouve lui-même et agit en personne pour marquer le moment de la fin du recul. Sa meilleure troupe, la mieux armée, les Africains, est sur les ailes. Il a confiance en elle pour supporter le repli du centre, et agir ensuite avec une énergie telle que le combat tourne en sa faveur. Annibal est le plus grand général de l'antiquité, parce qu'il connaît à fond la valeur de ses troupes, leurs réactions au moment critique, les dispose en conséquence, mais aussi parce qu'il sait se placer et marquer son influence au moment voulu.

Les motifs de défaite, pour les Romains, ne sont pas moins intéressants à étudier ; disons sans tarder qu'ils sont d'ordre moral.

Les cavaliers d'abord :

Il avait fallu, pour s'aborder ainsi, face à face, faire preuve d'une très grande bravoure ; de suite après vient l'angoisse terrible du corps à corps ; celui-ci ne pouvait être évité car toute manœuvre était impossible entre le fleuve et les légions romaines. Cette circonstance, favorable aux Romains, puisqu'elle empêchait l'adversaire de bénéficier du plus grand nombre, tourne à leur désavantage, parce que, pendant le combat de la première ligne, la deuxième ligne voit, à cheval, la deuxième ligne adverse ; elle prend peur, remonte à cheval et fuit, abandonnant ainsi les troupes engagées, et se faisant massacrer ensuite parce que poursuivie.

Pour les troupes à pied, le phénomène est non moins intéressant. Sûres de marcher à la victoire, elles foncent dans la brèche, se resserrent sur le centre, quand, brusquement, elles subissent la pression des troupes africaines. Au même moment, elles entendent les cris de leurs troisièmes lignes attaquées, derrière elles par les cavaliers d'Asdrubal, et par les Numides. Rien ne serait perdu encore. Les troupes romaines sont mieux armées, d'effectif double. Des chefs de première valeur sont là, qui peuvent les reprendre, les réorganiser, faire face ; rien n'y fait. La confiance est perdue, on cherche à fuir, c'est la panique, donc le massacre.

Combien se confirme en tout cela la déclaration de du Picq :

« L'homme va au combat non pour la lutte, mais pour la victoire. Il supprimera autant que possible la première et tendra à s'assurer la seconde. »

Dans son étude sur le combat antique, Ardant du Picq traite avec la même autorité la bataille de Pharsale. Ses investigations ne se sont pas bornées à ces deux combats caractéristiques ; il les étend à tous les combats de l'antiquité, pour remonter jusqu'aux guerres napoléoniennes.

Ses citations sur les campagnes auxquelles il a participé sont également nombreuses. Mais il revient inlassablement aux combats antiques, sur lesquels il fonde ses méditations. Laissons-le en expliquer les motifs :

Si d'autres enseignements peuvent ressortir de ce travail, ils sont laissés aux méditations du lecteur ; car pour être traduits en applications actuelles, pour s'imposer avec l'irrécusable autorité du fait, ils doivent s'appuyer sur une étude sincère du combat moderne, et cette étude ne peut se faire avec les seuls récits des historiens.

Ceux-ci exposent bien, d'une manière générale, l'action des corps de troupes. Mais cette action en son détail et l'action individuelle du soldat, dans leurs récits comme dans la réalité, restent enveloppées d'un nuage de poudre. Et cependant il faut les saisir toutes deux, car leur accord mutuel est la justification et le point de départ de toutes méthodes de combat, passées, présentes et futures. Où les trouver ?

Le nombre des tués, le genre, le lieu des blessures, en disent davantage bien souvent que les plus longs récits, quand parfois ils ne les démentent pas. Il faut arriver à savoir comment l'homme, et dans le genre homme, le Français, combattait hier. Comment et dans quelle mesure, sous la pression du danger et du sentiment de conservation, *forcément, inévitablement, il suivait, méprisait ou oubliait* les méthodes ordonnées ou recommandées, afin de combattre de telle ou telle manière à lui *imposée, indiquée*, par son instinct ou par son intelligence guerrière.

Lorsque nous saurons cela, sincèrement, sans illusions, nous serons bien près de savoir comment il se comportera demain avec et à l'encontre des engins aujourd'hui plus rapidement destructeurs qu'hier. Déjà même, d'après ce que nous connaissons du passé, sachant que l'homme n'est *capable que d'une quantité donnée de terreur* sachant que *l'action morale de la destruction croît en raison de la puissance, de la rapidité de celle-ci*, nous pouvons préjuger que : demain moins que jamais, seront praticables les méthodes compassées auxquelles l'illusion du champ de tir et le mépris de notre propre expérience semblent nous ramener ; demain plus que jamais sera prédominante la valeur individuelle du soldat et des groupes et par conséquent la solidité de la discipline.

L'étude du passé seule peut donc nous donner le sentiment du praticable, et nous faire voir comment demain, forcément, inévitablement, combattra le soldat.

Alors instruits, prévenus, nous ne serons point déconcertés ; car nous pourrons par avance prescrire telle méthode de combat,

telle organisation, telle disposition première qui soient appropriées à cette manière forcée, inévitable de combattre, qui aient pour effet de régulariser celle-ci dans la mesure du possible, et par conséquent d'enlever le plus possible au hasard, en conservant plus longtemps au chef la direction du combattant, laquelle *échappe d'emblée, quand l'instinct du combattant est en contradiction absolument incompatible avec la méthode ordonnée.*

C'est le seul moyen de sauvegarder la discipline qui se brise par les désobéissances tactiques précisément à l'instant de sa plus grande nécessité.

Mais prenons garde qu'il s'agit ici de dispositions premières avant l'action et de méthodes de combat, et non de manœuvres,

Les manœuvres sont la marche des troupes vers le terrain d'action, et les mouvements des dispositions, sur ce terrain, de la plus grande comme de la plus petite des fractions constituées, avec toutes les garanties d'ordre et de célérité possibles. Elles ne sont point l'action elle-même. L'action les suit.

C'est la confusion de la manœuvre et de l'action qui amène en beaucoup d'esprits le doute et la méfiance à l'endroit de nos manœuvres réglementaires, — bonnes, très bonnes cependant dans leur ensemble, puisqu'elles donnent les moyens d'exécuter tous mouvements, de prendre toutes dispositions possibles, avec toute la rapidité et tout l'ordre pratiquement possibles.

Les changer, les discuter, n'avance pas la question d'un pas. Il reste toujours le problème de l'action définitive ; sa solution est dans l'étude sincère de ce qui se passait hier, de laquelle seule on peut conclure à ce qui se passera demain, et alors, tout le reste s'ensuit.

Et nous voilà en pleine actualité : N'avons-nous pas, dans la dernière partie de cette citation, une réponse implacable aux écrivains militaires de tous pays qui critiquent à tort et à travers, rarement avec raison, les conceptions tactiques du moment.

CITATIONS SUR LE COMBAT MODERNE

La culture de ce « penseur militaire », sa vaste érudition sont telles que toutes ses notes sur le « combat moderne » restent d'une actualité parfois déconcertante, si l'on songe qu'elles furent écrites de 1860 à 1869.

Les résumer est extrêmement difficile. Je pense même

que cette partie du livre ne peut pas se résumer. Je tiens pourtant, par quelques citations encore, à montrer à quelle science conduisent l'étude bien comprise de l'histoire et la méditation :

Sur les progrès techniques :

« Avec le perfectionnement des armes, des engins de jet, la puissance de destruction croît, l'action morale des engins croît, le courage devient plus difficile et *l'homme ne change pas*, ne peut pas changer. Ce qui doit croître avec la puissance des engins, c'est la force d'organisation, la solidarité des combattants, c'est-à-dire tous moyens qui peuvent augmenter cette solidarité et c'est ce dont on se préoccupe le moins. »

« A un moment donné un engin nouveau peut vous assurer la victoire. Soit ; mais on n'invente pas des engins praticables tous les jours, et bien vite les nations se mettent au même niveau sous le rapport de l'armement. La question finale en revient toujours à la qualité des troupes, c'est-à-dire à l'organisation qui assure le mieux leur bon esprit, leur solidité, leur confiance, leur « solidarité » en un mot. »

Sur la discipline :

« La discipline ne se commande, ne se crée pas du jour au lendemain ; c'est affaire d'institution, de tradition. Il faut que le chef ait confiance absolue dans son droit de commander, ait l'habitude de commander, l'orgueil du commandement. »

Sur la tactique :

« Moins mobiles sont les troupes, plus meurtriers sont les combats. »

« Avec les distances plus grandes de l'ennemi commandées par l'artillerie actuelle, liberté plus grande de mouvements des différentes armes, *liaison* apparente des armes alors moins grande, d'où l'influence sur le moral. Cela est encore à l'avantage des troupes les plus solides, qu'on resserrera d'autant moins qu'elles seront plus solides et qui, perdant

d'autant moins, auront moral d'autant meilleur par action immédiate, qu'elles auront moins souffert avant. »

« Dans le combat moderne, de nos jours, la mêlée existe réellement plus que dans le combat antique ; cela paraît un paradoxe ; c'est vrai cependant, si le terme mêlée est pris dans le sens de chose embrouillée où il est infiniment difficile de voir clair. »

Du moral :

« Les dispositions du cœur sont aussi variables que la fortune. L'homme se rebute et appréhende le danger dans tout effort où il n'entrevoit pas chance de succès. »

« L'esprit de corps se forme avec la guerre ; la guerre devient de plus en plus courte, et de plus en plus violente ; formez d'avance l'esprit de corps. »

« La tactique est l'art, la science, de faire combattre les hommes avec leur maximum d'énergie, maximum que peut donner seule l'organisation à l'encontre de la peur. »

« Du jour où l'arme de jet est devenue l'arme la plus meurtrière, la plus efficace, une troupe qui se resserre pour combattre est une troupe dont le moral faiblit. »

Une citation qui semble écrite à notre intention :

« Avec les armes à tir rapide données à l'infanterie, l'avantage appartient à la défense complétée par des mouvements offensifs faits à propos. »

Sur l'emploi des réserves :

« Celui, général ou simple capitaine, qui emploie tout son monde à l'enlèvement d'une position peut être sûr de se la voir reprendre par le retour offensif de quatre hommes et un caporal marchant ensemble.

Pour qu'il y ait surveillance et responsabilité réelles, des compagnies aux brigades, les troupes de soutien doivent être de la même compagnie, du même bataillon, de la même brigade, suivant le cas.

Le système d'avoir toujours une réserve à conserver le plus longtemps possible pour agir, quand l'ennemi a usé

les siennes, doit s'appliquer de haut en bas, tout bataillon la sienne, tout régiment la sienne, maintenue ferme et forte.

Plus que jamais, aujourd'hui, on a besoin d'abriter les troupes de soutien, de réserve ; la puissance de destruction augmente, le moral reste le même ; les efforts de moral, étant plus violents qu'en aucun temps, doivent être plus courts, car leur puissance n'a point augmenté. »

Terminons là nos citations. Toute cette partie de l'œuvre n'en est qu'une seule ; toutes ont trait à l'action. L'auteur n'en fait pas découler un système d'instruction, de préparation à la guerre. Il en laisse le soin à ses lecteurs. Il consacre pourtant une page à l'instruction proprement dite. A l'heure où des méthodes dites nouvelles s'introduisent sur nos places d'armes, faisant parfois s'élever des protestations véhémentes, déchaînant la critique et la résistance de tous ceux qui croient avoir suffisamment médité sur la valeur des méthodes, je me plais à transcrire ici encore ces lignes, d'une actualité si brûlante :

« Il ne suffit pas de se bien connaître mutuellement pour faire une bonne troupe ; il faut un bon esprit général ; il faut que l'idée de tous et de tout soit le combat, et non de vivre tranquillement en faisant des exercices dont pas un ne connaît l'application. Une fois qu'un homme sait manœuvrer son arme et obéir à tous les commandements, il ne lui faut jamais plus d'exercices (que rarement pour ramener ceux qui ont oublié), mais des marches et des manœuvres de combat. L'éducation technique du soldat n'est point le plus difficile ; savoir se servir de son arme, savoir aller à droite et à gauche, en avant, en arrière à commandement, etc., etc., tout cela est nécessaire, mais ne fait pas un soldat.

Il y a nécessité absolue de retoucher à l'instruction, de la réduire au nécessaire et de la débarrasser de toutes les superfétations inutiles dont les faiseurs de la paix la surchargent chaque année. Savoir le nécessaire et bien, vaut mieux que savoir à peu près quantité de choses dont nombre sont inutiles. Il faut encore que l'instruction soit simple

pour éviter l'ennui des longues instructions qui dégoûtent tout le monde. Ne lisons-nous pas dans l'énumération des causes de la victoire des Prussiens sur les Autrichiens en 1866 : « C'était... que chacun étant instruit, savait se retrouver promptement et sûrement dans toutes les phases du combat. Tout est là, en effet, tout, tout. »

Cette brève étude et ces quelques citations m'auront tout au plus permis d'esquisser le trésor militaire que représente pour nous l'œuvre de ce grand soldat et penseur.

Lire les *Etudes sur le combat*, d'Ardant du Picq, c'est avant tout prendre conscience de notre faiblesse et de notre pauvreté.

L'étudier, c'est découvrir une méthode de base, judicieuse et fructueuse pour nous livrer à notre préparation de soldat et de chef.

En faire son livre de chevet, c'est ramener à leur juste valeur toutes les études historiques, techniques, auxquelles nous pourrions nous livrer, car Ardant du Picq nous rappellera toujours que l'instrument premier reste l'homme, l'homme dont le cœur ne change pas.

Capitaine R. FRICK,
officier-instructeur.
